

EFFETS DE SERFS SUR LA TOILE

[Marie Lechner](#)

La Découverte | « [Revue du MAUSS](#) »

2010/1 n° 35 | pages 519 à 521

ISSN 1247-4819

ISBN 9782707164483

DOI 10.3917/rdm.035.0519

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-du-mauss-2010-1-page-519.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour La Découverte.

© La Découverte. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Effets de serfs sur la Toile¹

Marie Lechner

Internet serait-il en train de devenir la matrice d'un nouveau système féodal, où une poignée de grands seigneurs exploitent des légions de serfs ? Et non cette société de pairs tant célébrée ? On avait déjà l'impression ces derniers temps, en se baladant sur le net, d'une foule de gueux faisant la manche en ligne, histoire de récupérer quelques sous auprès des généreux internautes afin de réaliser un film, sortir un disque ou financer une ascension au Népal. Une pratique en pleine expansion, appelée *crowdfunding*, sorte de palliatif honteux de la « culture libre » et de l'économie du don : un pis-aller pour financer la création.

Ce dont l'internaute se doute moins, c'est qu'il est lui-même exploité, souvent à son insu. Une exploitation soft et sans douleur, parfois même consentie en échange de services gratuits ou de menues compensations financières, selon le système du *crowdsourcing*. Modèle économique apparu vers 2005, il s'appuie sur la disponibilité d'une armée d'internautes assis devant leur écran. Exemple le plus extrême, celui du Mechanical Turk, servi par Amazon qui agrège une myriade de micro-tâches fastidieuses (traductions, tags, commentaires), proposées par des entreprises désireuses de sous-traiter certaines besognes sans embaucher d'intérimaires. Les *turkers*, comme on appelle ces soutiers du Net qui acceptent des corvées simples mais gourmandes en temps, sont payés (sauf

1. Cet article, ainsi que l'entretien avec Matteo Pasquinelli qui le suit, ont été publiés dans *Libération*, mardi 2 mars 2010. Nous remercions les auteurs et le journal de nous en avoir autorisé la reproduction [NDLR].

si l'entreprise estime que la tâche est mal faite), mais les sommes sont dérisoires, entre 1 cent et une poignée de dollars. Certains dénoncent un système d'exploitation à échelle mondiale, ignorant le code du travail et le salaire minimum légal.

Fourmi

Le système Recaptcha tient également du *crowdsourcing*. Un *captcha*, c'est cette suite de caractères difformes qu'on vous demande de recopier, histoire de vérifier si vous êtes bien un humain et non une machine malicieuse qui s'apprête à spammer. Chaque jour, 100 millions de captchas seraient utilisés. A raison de quelques secondes pour identifier et taper les caractères sur le clavier, cela représente des centaines de milliers d'heures que les internautes consacrent chaque jour à cette reconnaissance de caractères. Une équipe d'informaticiens a eu l'idée de rentabiliser cette énergie perdue et d'utiliser cette technique pour aider à numériser les livres, notamment les ouvrages anciens bourrés de mots illisibles, que les logiciels de lecture n'arrivent pas toujours à déchiffrer. Recaptcha affiche les mots issus de textes scannés que l'ordinateur n'a pas reconnus, et compte sur l'internaute pour les décrypter. Un travail de fourmi qui intéresse Google. La multinationale, qui est en train de numériser des livres du monde entier et de passer des accords avec les bibliothèques pour numériser leurs collections, a racheté la société Recaptcha. Google va ainsi bénéficier d'une armée d'internautes « bénévoles » pour améliorer son système de reconnaissance optique. Une méthode déjà employée par son Image Labeler, présenté comme un jeu où les internautes sont sollicités pour décrire une image et lui associer des mots clés afin d'aider Google à améliorer son moteur de recherche d'images.

Ce parasitage est pratiqué à grande échelle sur le Web. « Quelques barons qui possèdent toute l'infrastructure de communication, et, en face, une multitude de travailleurs cognitifs *freelance* sont forcés à la créativité », décrivait le théoricien Matteo Pasquinelli lors d'une conférence au festival berlinois Transmediale. Le secteur privé s'engraisse sur le don de la bête (autrement dit des internautes, blogueurs, indexeurs, vidéastes, musiciens, commentateurs), exploitant sans vergogne la production collective de savoir et les « biens communs » sans rien (ou quasi) en retour.

« *Alliance* »

En échange de la mise à disposition de plateformes d'hébergement (YouTube, Facebook, MySpace etc.), l'amateur est convié à produire des textes, des images, des vidéos afin de générer du trafic, qui pourrait être monétisé, tout comme les quantités de données personnelles qu'il génère. Mais rares sont les sites qui partagent leurs revenus publicitaires.

Le système publicitaire de Google, AdWords et AdSense, infiltre des sites web extrayant des bénéfices sans produire aucun contenu en reversant une part infime à l'hébergeur, car « nous sommes dans le ventre d'un parasite bienveillant », souligne Pasquinelli. « Qu'il simule un monde fictionnel, construise un environnement collaboratif ou simplement fournisse des tuyaux de communication, le parasite immatériel est en parfaite symbiose avec son hôte », écrit-il, car, comme pour son homologue biologique, il implique « toujours une alliance et une relation non hostile. Le parasite ne désire jamais la mort de son hôte ».

Similairement, l'économie du parasite immatériel n'est pas basée sur l'exploitation directe ou l'extorsion, mais sur la rente, estime le théoricien. La rente serait le nouveau modèle économique dominant du capitalisme cognitif et d'Internet. Pour schématiser, le profit est le revenu obtenu par la vente de biens ; la rente, le revenu fourni par l'exploitation monopolistique d'espaces. « À l'époque féodale, c'était l'exploitation de terres cultivées par des paysans, à l'âge d'Internet, c'est l'exploitation d'espaces immatériels cultivés par des producteurs, *prosumers* [*i. e* consommateurs producteurs] et partisans de la « free culture ». Ou comment le rêve d'une société mutuelle du don a été totalement dévoyé.